Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HLP + SES, veuillez visiter :
bac-hlp-ses.fr/annales-sujets-et-corriges

Corrigé du bac 2026 : Philosophie
Centres Étrangers Afrique

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2026

PHILOSOPHIE

Durée de l'épreuve : 4 heures – Coefficient : 8

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

A propos de ce corrigé

Ce document est une proposition de corrigé rédigée par un enseignant en philosophie pour le site sujetdebac.fr

La philosophie est un domaine riche et diversifié, offrant de multiples perspectives et interprétations. Ainsi, il existe de nombreuses manières de traiter un sujet philosophique donné, chacune apportant sa propre compréhension et ses propres arguments.

Cette proposition de corrigé vous fournit un exemple de démarche possible pour aborder chaque sujet. Vous êtes encouragé(e)s à explorer différentes approches, à développer vos propres idées et à formuler vos propres arguments.

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat : www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Dissertation n°1
Sujet : Peut-on être certain d'avoir bien agi ?

Entrer dans le sujet

Après avoir agi, il arrive que nous nous demandions si nous avons vraiment bien fait. Même lorsque nous avons voulu aider, dire la vérité ou réparer une injustice, un doute peut rester. Nos intentions étaient-elles vraiment bonnes ? Avons-nous bien mesuré les conséquences de notre acte ?

Le sujet interroge donc la certitude morale. Il met en jeu une difficulté centrale de l'action humaine. Nous devons agir, mais nous n'avons pas toujours une vision claire de nos motivations, des circonstances ou des effets de nos actes.

Explication des termes sujet

« Bien agir » signifie agir moralement, selon ce qui est juste, bon ou conforme au devoir. La réussite pratique ne suffit pas à définir une action bonne. On peut atteindre son but tout en agissant de manière injuste. Plusieurs critères peuvent entrer en jeu. Une action est-elle bonne par son intention, par ses conséquences, par le principe qu'elle respecte ou par l'accord de la conscience ?

Le mot « certain » est tout aussi important. Être certain, c'est ne pas douter. Cette exigence est particulièrement délicate en morale, car on juge une action en tenant compte d'intentions, de circonstances et de conséquences souvent difficiles à évaluer.

Faire émerger la problématique

Le problème vient du fait que les critères du bien peuvent se contredire. Une action peut partir d'une bonne intention et produire de mauvais effets. À l'inverse, une action intéressée peut avoir des conséquences utiles. De plus, la conscience peut nous rassurer sans être forcément juste.

On peut alors poser le problème ainsi : Dans quelle mesure pouvons-nous être certains d'avoir bien agi, alors que nos intentions, les circonstances et les conséquences de nos actes restent souvent difficiles à juger ?

D'autres formulations sont possibles :

- A quelles conditions le jugement moral sur nos propres actions peut échapper à l'illusion ou à la mauvaise foi ?
- Comment penser une certitude morale qui ne soit ni une simple bonne conscience, ni une certitude démontrable ?
- La certitude morale est-elle compatible avec la complexité de l'action ?

Plans possibles

Un premier plan possible consiste à commencer par montrer qu'une forme de certitude semble possible lorsque l'on agit par devoir, avec une intention droite. On peut ensuite expliquer que cette certitude est fragilisée par la complexité des situations et par les conséquences imprévisibles. Enfin, on peut défendre l'idée qu'il faut remplacer la certitude absolue par une exigence de lucidité et de responsabilité.

Un deuxième plan possible partirait de la conscience morale. Elle donne parfois le sentiment d'avoir bien agi, puisqu'elle nous met en accord avec nous-mêmes. Mais cette conscience peut se tromper, être influencée par l'éducation, les préjugés ou la mauvaise foi. Le dernier moment du devoir pourrait alors montrer que la conscience doit être interrogée, éclairée par la raison et confrontée aux conséquences de l'action.

Un troisième plan possible organiserait le devoir autour des critères du bien. D'abord, l'intention semble être le critère décisif. Ensuite, les conséquences obligent à déplacer le jugement moral vers les effets réels de l'action. Enfin, une position plus équilibrée consisterait à dire qu'une action bonne demande à la fois une intention droite, un jugement prudent et une responsabilité assumée.

1ère piste : La certitude semble possible si l'on agit par devoir

On peut d'abord penser qu'il est possible d'être certain d'avoir bien agi lorsque l'action est guidée par un principe moral clair. Si je refuse de trahir un ami, si je dis la vérité

par respect pour autrui, si je défends quelqu'un victime d'une injustice, je peux avoir le sentiment d'avoir fait ce qu'il fallait.

Kant permet d'éclairer cette idée. Pour lui, la valeur morale d'une action dépend surtout de l'intention. Les conséquences échappent en partie à notre maîtrise. Une action est moralement bonne lorsqu'elle est accomplie par devoir, et non par intérêt, par peur ou par désir d'être admiré.

2ème piste : La certitude est fragilisée par la complexité de l'action

La certitude devient plus difficile dès que l'on considère les situations concrètes. Dans la vie réelle, les devoirs peuvent entrer en conflit. Faut-il toujours dire la vérité, même lorsqu'elle risque de faire souffrir inutilement ? Faut-il toujours obéir à la loi, même lorsqu'elle paraît injuste ?

Aristote aide à penser cette difficulté. Dans l'Éthique à Nicomaque, il montre que l'action juste demande un jugement adapté à la situation particulière. C'est ce qu'il appelle la prudence, c'est-à-dire la capacité de choisir avec discernement selon les circonstances.

Les conséquences rendent aussi notre assurance plus fragile. On peut vouloir faire le bien et produire malgré soi un effet mauvais. Les utilitaristes, comme Bentham ou Mill, rappellent alors qu'une action doit aussi être jugée selon ses effets. Mais cette approche a ses limites, car il est impossible de prévoir toutes les conséquences d'un acte.

3ème piste : Remplacer la certitude absolue par une exigence de lucidité

Le sujet invite à distinguer la certitude absolue et l'effort de lucidité. Même si je ne peux pas toujours être certain d'avoir parfaitement bien agi, je peux examiner mes raisons d'agir, confronter mon jugement à des principes et assumer les conséquences de mes actes.

Max Weber peut être utile ici. Il distingue l'éthique de la conviction, attachée aux principes, et l'éthique de la responsabilité, attentive aux effets concrets de l'action. Bien agir suppose peut-être de tenir ensemble ces deux exigences. Il faut des convictions pour ne pas agir au hasard, et il faut aussi accepter de répondre de ce que l'on fait.

La conscience morale joue également un rôle, mais elle ne suffit pas à garantir la certitude. Rousseau voit dans la conscience une voix intérieure qui nous oriente vers le bien. Pourtant, cette conscience peut être influencée par l'éducation, les préjugés ou l'intérêt personnel. Freud permettrait même de rappeler que nous ne sommes pas toujours transparents à nous-mêmes. Avoir bonne conscience ne prouve donc pas absolument que l'on a bien agi.

La position la plus nuancée consiste alors à reconnaître les limites de la certitude morale. Nous pouvons chercher à agir de manière responsable, en interrogeant nos intentions, nos principes et les conséquences possibles de nos actes.

Les pièges à éviter

- Répondre trop vite oui. Ce serait supposer que bien agir est toujours évident, comme s'il suffisait d'avoir une bonne intention ou de suivre une règle. Or le sujet invite justement à penser les limites de cette certitude.

- Répondre trop vite non. Il ne faut pas tomber dans l'idée que tout se vaut, que personne ne peut jamais savoir s'il agit bien, ou que la morale se réduit à une affaire d'opinion. Même si la certitude absolue est difficile, la réflexion morale garde toute sa nécessité.

- Confondre certitude morale et certitude scientifique. En morale, on délibère, on juge, on confronte des principes, on tient compte des conséquences. La certitude morale relève moins d'une possession définitive que d'un effort de lucidité.

Conclusion nuancée

Le sujet demande si nous pouvons être certains d'avoir bien agi. Or cette certitude est difficile, parce que nos intentions sont parfois ambiguës, les situations complexes et les conséquences imprévisibles. Pour autant, toute action morale ne disparaît pas dans le doute. On peut agir le mieux possible, en s'appuyant sur des principes, en réfléchissant aux conséquences, en écoutant sa conscience, puis en acceptant de la questionner.

Ainsi, la sagesse morale invite à se demander honnêtement pourquoi l'on agit, pour qui l'on agit, avec quels moyens et avec quelles conséquences. Être moral, c'est souvent rester capable de répondre de ses actes sans cesser de les interroger.

Dissertation n°2
Sujet : La nature a-t-elle besoin de nous ?

Comprendre le sujet

Le sujet paraît d'abord surprenant. On aurait plutôt envie de demander si nous avons besoin de la nature. En effet, nous dépendons d'elle pour vivre, respirer, nous nourrir, habiter le monde. Pourtant, le sujet inverse la perspective et demande si la nature, elle, pourrait avoir besoin de nous.

Cette formulation oblige à réfléchir à la place de l'homme dans le monde naturel. Sommes-nous indispensables à la nature ?

Clarifier les termes essentiels

« La nature » peut désigner l'ensemble de ce qui existe indépendamment de l'homme, par opposition à ce qui est artificiel ou technique. Elle peut aussi désigner le monde vivant, les animaux, les plantes, les forêts, les océans, les écosystèmes. Il faut éviter de réduire la nature à un simple décor ou à un « environnement » extérieur à nous. La nature est aussi ce dont nous faisons partie.

« Avoir besoin » de quelque chose, c'est en dépendre pour exister, survivre ou se maintenir. Un être vivant a besoin d'eau, de nourriture, d'air. Mais peut-on dire que « la nature » a des besoins comme un individu ? Cette question est délicate. Parler des besoins de la nature risque de la personnifier, comme si elle était un être conscient qui attendait quelque chose de nous. Il faudra donc employer cette idée avec prudence.

Le « nous » désigne ici l'humanité. Mais il peut aussi renvoyer à l'homme comme être technique, capable de transformer la nature, et comme être moral, capable de se demander ce qu'il doit faire.

Problématiques possibles

On peut formuler plusieurs problématiques selon l'orientation choisie :

- L'idée d'un besoin de la nature ne révèle-t-elle pas surtout la tendance humaine à se croire indispensable ?
- Sommes-nous nécessaires à la nature ?
- En quel sens la nature pourrait-elle avoir besoin de l'homme ?
- Dire que la nature a besoin de nous, est-ce encore placer l'homme au centre de tout ?

Plans possibles

Un premier plan possible pourrait montrer d'abord que la nature n'a pas besoin de nous pour exister. On expliquerait ensuite que certaines réalités naturelles sont

devenues vulnérables à cause de l'homme. On finirait par défendre l'idée que la nature n'a pas besoin de notre domination, mais que notre puissance nous oblige à une responsabilité nouvelle.

Un autre plan pourrait partir de la critique de l'anthropocentrisme. On montrerait que l'homme se croit souvent indispensable. Puis on analyserait la crise écologique comme conséquence de cette illusion de maîtrise. Enfin, on proposerait un rapport plus humble et plus responsable à la nature.

Un troisième plan pourrait opposer la nature comme totalité et la nature comme milieu de vie. Comme totalité, elle nous dépasse. Comme milieu habitable, elle peut être abîmée par nous. Cela permettrait de conclure que nous ne sommes pas nécessaires à la nature en général, mais responsables du monde naturel que nous habitons.

Première piste : La nature semble ne pas avoir besoin de nous

Dans un premier temps, on peut soutenir que la nature n'a pas besoin de l'homme. Elle existait avant lui et elle peut être pensée comme un ensemble de forces, de lois et de cycles qui fonctionnent indépendamment de notre volonté.

Chez Aristote, un être naturel possède en lui-même son principe de développement. Une plante pousse, un animal grandit, les saisons se succèdent sans avoir besoin d'une intervention humaine. La nature a sa propre dynamique.

Spinoza va encore plus loin. Pour lui, la nature est la totalité du réel, une réalité infinie qui suit ses propres lois. Dans cette perspective, croire que la nature aurait besoin de nous peut apparaître comme une illusion humaine. C'est peut-être une manière de nous donner trop d'importance.

Deuxième piste : Certaines réalités naturelles dépendent désormais de nos actions

Des espèces disparaissent à cause des activités humaines. Des milieux naturels sont détruits ou pollués. Le climat est transformé par nos choix techniques, économiques et politiques. Dans ce contexte, il ne faut pas dire naïvement que « la nature nous appelle à l'aide ». Il faut plutôt dire que notre puissance sur les milieux naturels nous rend responsables de leur préservation. C'est ici que la réflexion écologique devient philosophique. L'homme n'est plus seulement un être vivant parmi les autres. Il est devenu une puissance capable de modifier les conditions mêmes de la vie sur Terre.

Hans Jonas est une référence importante. Dans *Le Principe responsabilité*, il explique que la puissance technique moderne impose à l'humanité une responsabilité nouvelle. Parce que nous pouvons nuire à la vie future, nous devons agir avec prudence. La question n'est donc pas de dominer la nature, mais de répondre des effets de nos actions.

Troisième piste : Le vrai problème est notre rapport à la nature

Pendant longtemps, la modernité a valorisé l'idée de maîtrise. Descartes affirme que la science peut nous rendre « comme maîtres et possesseurs de la nature ». Cette formule ne signifie pas nécessairement qu'il faut détruire la nature, mais elle exprime une ambition de contrôle par la connaissance et la technique. Le problème apparaît lorsque cette maîtrise devient domination. Si la nature est vue seulement comme une réserve de ressources, alors elle perd toute valeur propre. Elle n'existe plus que pour être exploitée.

Rousseau peut ici être utile. Il critique l'idée selon laquelle le progrès rend nécessairement l'homme meilleur. L'homme civilisé peut se croire supérieur à la nature, alors même qu'il devient dépendant de désirs artificiels et parfois destructeurs.

On peut alors défendre une idée plus nuancée. La nature n'a pas besoin de notre domination. Mais nous avons besoin de transformer notre manière de l'habiter. Il ne s'agit pas de nous effacer totalement, ni de croire que toute intervention humaine est mauvaise. Il s'agit plutôt d'apprendre à protéger sans posséder, à habiter sans ravager, à transformer sans détruire.

Les pièges à éviter

- Transformer le sujet en simple discours écologique. Bien sûr, l'écologie est importante ici, mais une dissertation philosophique doit d'abord analyser les notions.

- Personnifier excessivement la nature. La nature ne parle pas, ne demande rien, ne formule pas de besoin comme une personne. Dire qu'elle a besoin de nous doit donc être expliqué avec prudence.

- Idéaliser la nature. La nature n'est pas toujours douce, harmonieuse ou bonne. Elle contient aussi la violence, la maladie, la prédation, les catastrophes.

Conclusion nuancée

La nature, comme totalité, n'a pas besoin de nous. Elle nous précède, nous dépasse, et elle obéit à des lois qui ne dépendent pas de notre volonté. Penser que la nature aurait absolument besoin de l'homme serait donc une forme d'orgueil.

Mais la situation change dès que l'on considère la puissance humaine moderne. Parce que nous habitons une nature que nous pouvons désormais transformer et abîmer profondément, nous devons reconnaître une responsabilité nouvelle à son égard.

La réponse la plus intéressante pourrait donc être celle-ci. La nature n'a pas besoin de nous pour être la nature. Mais le monde naturel que nous habitons, que nous transformons et dont nous dépendons nous oblige à penser notre responsabilité. Reconnaître que la nature n'a pas besoin de notre domination est peut-être justement le premier pas pour apprendre à en prendre soin.

Explication de texte

Sujet : Simone Weil, La condition ouvrière, 1951.

Comprendre le sens général du texte

Dans cet extrait, Simone Weil cherche à comprendre ce qui rend le travail d'exécution profondément difficile à supporter. Elle dépasse la seule question de l'injustice économique, du salaire trop faible ou des conditions de travail inhumaines. Selon elle, il y a dans ce travail un élément de servitude que même une société parfaitement juste ne ferait pas disparaître entièrement.

Cette servitude vient du fait que le travail d'exécution est gouverné par la nécessité plutôt que par la finalité. On l'accomplit parce qu'il faut vivre, gagner sa vie, conserver ce que l'on a déjà. L'effort ne permet donc pas vraiment d'avancer vers quelque chose. Il ramène sans cesse au point de départ.

C'est cette circularité qui produit l'écœurement, la lassitude et parfois le dégoût. Le texte interroge ainsi ce qui arrive à l'être humain lorsqu'il doit fournir un effort imposé par le besoin, sans être porté par un véritable désir.

Quelques repères sur l'autrice et le contexte

Simone Weil est une philosophe française du XXe siècle, née en 1909 et morte en 1943. Elle est agrégée de philosophie. Dans les années 1930, elle a travaillé en usine, notamment chez Alsthom et Renault, afin de comprendre de l'intérieur la vie des ouvriers.

La condition ouvrière paraît en 1951, après sa mort. Le livre rassemble des textes, lettres et réflexions liés à son expérience du monde ouvrier. Ce contexte est important, car Simone Weil écrit à partir d'une expérience vécue de la fatigue, de la répétition, de la contrainte et de l'obéissance. Son propos dépasse toutefois le simple témoignage. Elle interroge philosophiquement le rapport entre le travail, l'effort, le désir et la nécessité.

La question philosophique du texte

La question centrale pourrait être formulée ainsi : pourquoi le travail d'exécution contient-il une forme de servitude, même lorsque les injustices sociales seraient corrigées ?

Cette question oblige à distinguer deux problèmes. Il y a d'abord le problème social, qui concerne les salaires, les conditions de travail, l'équité et la justice. Il y a aussi un problème plus profond. L'être humain peut-il supporter durablement un effort qui n'est pas orienté vers un bien véritablement désiré ?

Simone Weil invite donc à réfléchir au sens du travail. Travailler, est-ce seulement répondre à un besoin ? Ou bien faut-il que le travail soit relié à une fin, à un projet, à une valeur, pour devenir humainement supportable ?

La thèse défendue par Simone Weil

La thèse de Simone Weil est que le travail d'exécution contient une servitude irréductible lorsqu'il est gouverné par la nécessité plutôt que par la finalité. Ce travail oblige l'homme à faire effort sans lui donner l'impression de progresser vers un bien.

Il faut ici distinguer le besoin et le bien. Le besoin renvoie à ce qui s'impose à nous : il faut manger, se loger, gagner sa vie. Le bien, lui, désigne une fin que l'on peut désirer et vers laquelle on peut orienter son action. Dans le travail d'exécution décrit par Simone Weil, l'ouvrier travaille surtout pour ne pas perdre ce qu'il a déjà. Au terme de l'effort, il a seulement conservé sa subsistance.

Le travail apparaît alors comme un mouvement qui revient sans cesse à son point de départ. C'est pourquoi Simone Weil compare cette condition à celle d'un écureuil dans une cage ou d'un condamné dans une cellule. Ces images montrent une activité sans véritable avancée, un mouvement enfermé sur lui-même.

Le mouvement du texte et la manière dont Simone Weil argumente

Le texte progresse en trois moments assez nets.

D'abord, Simone Weil affirme que le travail d'exécution contient un élément irréductible de servitude. Cette idée évite de réduire le problème du travail à une simple question de salaire ou d'inégalité sociale. Le travail qu'elle décrit est servile parce qu'il est commandé par la nécessité. On travaille parce qu'il faut vivre, non parce que l'on poursuit librement un bien.

Ensuite, elle explique pourquoi cette situation est si difficile à supporter. Pour cela, elle s'appuie sur une analyse du désir. L'effort humain a besoin d'être soutenu par le désir. Or le désir est un mouvement vers ce que l'on n'a pas encore. Il suppose une orientation, une distance, une fin à atteindre. Dans le travail de pure nécessité, l'effort ne conduit à aucune véritable progression. On travaille pour conserver ce que l'on possède déjà. Le mouvement se referme donc sur lui-même.

Enfin, Simone Weil montre les effets de cette situation. Quand l'effort tourne en rond, il produit l'écœurement, la lassitude et le dégoût. Ces effets atteignent le corps, mais aussi la capacité humaine à se projeter, à espérer et à donner un sens à son action. La dernière phrase est importante : cette tentation peut mordre davantage « les meilleurs ». Le dégoût peut donc toucher ceux qui ressentent plus vivement le besoin de sens, de dignité et de liberté dans le travail.

Quelques pistes pour une analyse critique

La force du texte est de montrer que le problème du travail ne se réduit pas aux conditions sociales ou économiques. Même mieux organisé, un travail peut rester difficile à vivre s'il n'ouvre sur aucune finalité désirable.

On peut toutefois nuancer la thèse en distinguant le travail manuel et le travail d'exécution. Tout travail manuel n'est pas forcément servile. Un artisan, par exemple, peut éprouver de la fierté à produire un objet utile ou beau. Le problème visé par Simone Weil concerne surtout le travail réduit à la répétition, à la contrainte et à la simple nécessité de survivre.

Cette nuance ne doit cependant pas affaiblir la thèse du texte. Simone Weil montre qu'un travail devient servile lorsqu'il prive l'effort humain d'une véritable orientation vers un bien.

Ce qu'il faut retenir

Il faut éviter de résumer le texte à une dénonciation générale du travail pénible. Simone Weil défend une idée plus précise, celle que le travail d'exécution contient une servitude irréductible lorsqu'il est gouverné par la nécessité plutôt que par la finalité.

L'explication de texte doit bien faire apparaître la progression du raisonnement. Simone Weil affirme d'abord que le travail d'exécution comporte une servitude propre. Elle explique ensuite cette servitude par la nature du désir humain. Enfin, elle en montre les effets qui sont l'écœurement, la lassitude et le dégoût.

Les distinctions essentielles à retenir sont donc : nécessité et finalité, besoin et bien, conservation et désir, mouvement circulaire et mouvement orienté vers une fin.

La question finale à garder en tête pourrait être celle-ci : à quelles conditions le travail peut-il cesser d'être une simple nécessité pour devenir une activité porteuse de sens ?

———

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat :
www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.